

René Descartes, au XVIIe siècle, considérait l'homme comme infiniment supérieur à l'animal ; doté d'une âme divine, le premier n'avait rien à voir avec le second, qui n'était en fait qu'une machine, un automate créé par la nature. Tout au contraire, Hamilton Wright Mabie semble penser que l'homme et le reste de la nature sont indissociables l'un de l'autre, et ne peuvent s'appréhender séparément : « On ne peut comprendre l'homme en dehors de la nature, et la nature est incompréhensible sans l'homme. »

Nous verrons, en nous appuyant sur *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, qu'il est possible de penser l'homme et la nature séparément, mais nous verrons aussi qu'ils partagent des points communs, des éléments qui les rapprochent. En fin de compte, nous dirons qu'il est préférable de replacer l'homme dans la nature, mais sans pour autant en faire la mesure de toutes choses ; l'anthropocentrisme a suffisamment fait de ravages...

Il est certain, pour commencer, que la vie n'a pas besoin de l'existence de l'homme, elle a sa logique propre et existe sans tenir compte de notre espèce ; c'est le cas du hérisson, qui vit sa vie de hérisson dans ses sentiers de hérisson.

De même, on n'a pas besoin de la métaphore des machines pour comprendre la vie, ce n'est en rien une explication valable, car c'est tout au contraire la vie qui a donné naissance aux machines : les premiers outils étaient le prolongement de la main, les amibes elles-mêmes projettent des bras pour se saisir de leur nourriture.

Mais on doit tout de même concéder le fait suivant : notre destin est inscrit dans le livre de la nature, et il serait faux de croire que nous existons en dehors ou à côté d'elle : l'homme n'a que trop tendance à s'extraire de la nature, à se croire supérieur ; le nid de l'oiseau ou la toile d'araignée, chefs d'œuvre qu'il est bien incapable de reproduire, devraient suffire à le prouver.

D'ailleurs, les expériences sur les animaux ne sont-elles pas ce qui a permis à l'homme de comprendre sa propre anatomie ? Il devrait être reconnaissant aux grenouilles, aux chiens, aux chevaux grâce auxquels il a compris comment fonctionnent ses muscles, son foie, son estomac.

En somme, il nous faut, dit Canguilhem, arrêter de juger les formes de vie autres que la nôtre : re-

joignons les artistes et les mystiques dans leur respect de la vie, de sa beauté et de sa dignité.

Maladie et monstruosité ne doivent pas nous inciter à penser en termes de « plus de vie » ou « moins de vie », mais nous apparaître comme d'autres façons de vivre. « La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant »

Ainsi, l'homme et la nature peuvent très bien se regarder en chiens de faïence et prétendre n'avoir rien à se dire, mais la vérité oblige à reconnaître que nous ne sommes pas des étrangers, nous avons bien des choses en commun. Mais cela ne doit pas nous entraîner à de l'orgueil, il ne faut pas, dit Canguilhem, se penser supérieurs aux autres espèces, et ne pas dédaigner des formes de vie que nous jugeons inférieures. Le philosophe nous appelle à la compréhension et à la tolérance.

L'homme a si longtemps vécu dans l'ignorance et la superstition, surtout en matière de médecine, qu'il devrait rester modeste dans sa conception de la nature. Des phénomènes aussi importants que l'évolution des espèces n'ont été mis en évidence qu'il y a 150 ans à peine, et cela n'est même pas encore admis de façon majoritaire dans des pays comme la Turquie ou les USA...